

Les Mono-Logues de Gaza

Traduits de l'arabe (Palestine) par Marianne Weiss

1. Ahmed - Né en 1993- Al Wehda Street

Avant la guerre, j'avais le sentiment que Gaza était ma deuxième mère. Sa terre, c'était une poitrine chaude contre laquelle je pouvais me jeter. Son ciel, c'était mes rêves sans frontières et dans l'eau de sa mer, je me lavais de mes soucis. Mais aujourd'hui j'ai le sentiment que Gaza est un exil, je ne sens plus qu'elle est le pays de mes rêves.

Savez-vous pourquoi ? Laissez-moi vous l'expliquer...

Pendant la guerre, le transfo d'électricité du quartier a été détruit par un missile. Tous mes oncles étaient chez nous à la maison quand l'électricité a été coupée, mais chez les voisins, qui sont branchés sur une autre ligne du réseau, ça continuait à fonctionner. J'ai été leur demander de brancher une rallonge sur leur ligne, pour qu'on puisse avoir le courant. Après qu'on ait eu branché la rallonge et qu'on ait pu rallumer les lumières à la maison, le voisin est venu, il voulait récupérer sa rallonge. On a commencé à se disputer comme des chiffonniers, lui et moi. Quand c'est la guerre, tout le monde se dit : chacun pour soi et Dieu pour tous!

Pendant la guerre, il y avait des gens qui avaient vingt sacs de farine, tandis que d'autres n'avaient pas une miette de pain à se mettre sous la dent. Il y a des gens qui étaient obligés de cuire le pain au bois, tandis que chez d'autres, il y a eu du gaz jusqu'à la fin. Des gens qui n'avaient plus que du pain sec à manger et qui allaient demander à leurs voisins, mais ils ne leur donnaient rien. La plupart des gens ont enfermé leurs provisions derrière des gros verrous, et ils ont décidé de ne rien donner à personne. Mais il y a d'autres gens, des gens bien, eux ils aidaient les autres...

Bon, pour revenir à notre affaire, nous on a refusé de lui rendre sa rallonge, bien qu'elle lui appartienne, et là, pour la première fois, j'ai découvert à quel point on peut être méchant... D'ailleurs le châtiment n'a pas tardé à arriver : la maison à côté de la nôtre a été bombardée. Elle a été coupée en deux, et la moitié qui était de notre côté s'est effondrée sur nous. On a abandonné la rallonge et l'électricité, on a pris ce qu'on a pu et on est allé se réfugier chez mon oncle qui habite à côté du parc de la Mairie.

La maison de mon oncle est à côté de la Caserne. Le soir, les gens ont commencé à dire que la Caserne allait être bombardée. Et si jamais elle était bombardée, il y avait de grande chance que la maison de mon oncle parte en poussière elle aussi. On était là, on se savait plus quoi faire ni où aller... Mon père essayait de nous rassurer. Il nous disait : « N'ayez pas peur, ne vous inquiétez pas, il ne va rien se passer ».

On est restés comme ça jusqu'à minuit. On entendait sans arrêt des bruits de missiles et d'explosions et mon père qui continuait à dire : « Ne vous inquiétez pas, n'ayez pas peur ». Et puis tout d'un coup, il a dit : « Tous derrière moi, on rentre à la maison ». Il s'est mis à trembler, et nous on s'est tous mis à trembler avec lui. Ma mère s'est mise à crier, et mon oncle était carrément mal.

Bref, on s'est tous sauvés en plein milieu de la nuit, la famille de mon oncle et nous. On est retournés à notre maison en courant à toutes jambes. Quand finalement on est arrivés, on n'en revenait pas. Je ne sais plus où on a dormi, ni même comment on est arrivés à dormir... L'essentiel, c'était qu'on n'était plus à côté de la Caserne.

Quand on est rentrés, le voisin avait repris sa rallonge, on a passé la nuit dans le noir, alors que la maison du voisin était illuminée. Moi, à ce moment-là, je me suis dit que c'était son droit de reprendre sa rallonge.

Après ça, mon père a commencé à avoir l'obsession des rallonges. Il a rapporté trois rallonges, six bonbonnes de gaz, deux cocottes électriques, vingt néons, vingt paquets de bougies, six cartons de boîtes de conserve, dix paquets de mèches pour les lampes à pétrole, six torches électriques et deux cartons de piles pour la radio. On est en guerre, alors il faut qu'on prenne nos dispositions jusqu'à ce que ça s'arrange.

Les Mono-Logues de Gaza

Traduits de l'arabe (Palestine) par Marianne Weiss

Et moi, j'ai commencé à avoir une obsession pire que toutes les autres, une obsession aussi grosse à elle toute seule que les obsessions de tout le monde réuni. C'est comme si, avant la guerre, j'étais drôlement généreux, ou alors c'est que je ne connaissais pas la valeur des choses, mais depuis la guerre – ça chapeau! je peux me dire bravo!- je suis devenu drôlement vigilant, je fais attention à tout. Avant, je n'aurais jamais pu imaginer qu'un jour, je ne trouverais même pas une miette de pain à me mettre sous la dent ou une goutte d'eau à boire. Maintenant quand je fais du thé, c'est à peine si je mets un peu de sucre. Quand j'ai du pain, j'en laisse toujours un morceau en réserve, interdit de le finir. J'ai perdu tout mon appétit, je suis devenu économe à fond!

Mon père dit: «Ahmed garde tout son argent de poche, il ne le dépense pas». Bien sûr que je le garde, au cas où il y aurait de nouveau la guerre! Je me sens comme si j'étais marié et père de dix enfants. J'ai peur de la vie... J'ai peur de tout, de tout et de rien... Je suis tout le temps inquiet, j'ai en permanence l'impression que Gaza est construite sur des sables mouvants.

Dans ce pays, le truc le plus dingue qu'on puisse imaginer, il peut se produire à n'importe quel moment. Et en même temps, plein de rêves se réalisent. C'est un pays bizarre, il n'y a aucune logique.

La Chine, aujourd'hui c'est le tiers des habitants de la planète, ils travaillent jour et nuit, et pourtant ils n'arrivent pas à fournir assez de chemises et de chaussures pour les habitants de Gaza. Gaza, elle avale tout ce qui lui tombe sous la dent. La vérité, c'est qu'il y a beaucoup de misère, il y a même des gens qui font les poubelles pour manger.

Le malheur, c'est qu'on revient sans arrêt en arrière, et ce qui est pire encore, c'est qu'il n'y a rien pour nous arrêter dans notre recul.

Tous les trous ont un fond, mais Gaza non, elle n'a pas de fond. Quand je suis tout seul, je suis envahi par les pensées, elles m'emportent où elles veulent. Je pense à tout: au pays, à notre maison, à moi-même, mais ça ne me mène jamais à rien. La plupart du temps, je suis comme ça, tout seul et complètement déprimé.

Avant la guerre, mon souhait c'était que les points de passage restent ouverts 24 h sur 24. Aujourd'hui, mon rêve c'est qu'on arrive à surmonter les divisions inter-palestiniennes, parce qu'elles nous rendent complètement schizophrènes.

Moi, mes rêves sont simples: je rêve de vivre, ne fût-ce qu'un seul jour en liberté. Ce n'est pas un rêve très grand, je crois, et pourtant même ce rêve, c'est difficile qu'il se réalise.

Je n'y comprends plus rien, je suis fatigué de réfléchir mais je n'arrive pas à arrêter de penser. Mais penser ce n'est pas ça qui fait bouger les choses, parce que, comme on dit, l'homme propose et Dieu dispose, et moi je vous dis bonsoir la compagnie !

Les Mono-Logues de Gaza

Traduits de l'arabe (Palestine) par Marianne Weiss

2. Ahmad - Né en 1993 – At Daraj

Toute ma vie, j'avais toujours pensé que Gaza était la plus grande et la plus belle ville du monde.. Mais un jour, je suis allé avec mon père à Jaffa, et quand je suis rentré, j'avais la tête à l'envers. J'avais l'impression que Gaza était un trou d'épingle, qu'elle n'était pas belle, que tout chez elle devient plus petit et plus moche, personne n'arrive à respirer, et en plus de tout ça, c'est interdit pour nous de voyager.

Quand je marche dans les rues de Gaza, j'étouffe. L'image de Jaffa refuse de s'en aller de ma tête. Moi je dis, c'est pas possible la différence qu'il y a entre le reste du monde et nous ! C'est pour ça que je vais tout le temps au bord de la mer, parce que j'ai l'impression que la mer ne fait pas partie de Gaza. J'écris mon nom sur le sable et les vagues viennent l'effacer.

Avant la guerre, je voulais devenir ingénieur électronicien. Mais depuis la guerre, je déteste aller à l'école. Je sens que je ne vais pas devenir quelque chose d'important dans ma vie. Et même si je le devenais, à quoi ça servirait ? Tout se tient dans ce pays... Si c'est pour être comme une rose sur un tas de fumier...

Dès que les bombardements ont commencé, toutes les écoles ont renvoyé les élèves chez eux, sauf notre école. Le directeur voulait respecter les horaires, il ne nous a pas laissés partir. Mais en quelques instants, les élèves se sont retrouvés dans la cour et ont commencé à hurler. Le plus bizarre dans l'histoire c'est que je suis à l'école Al-Zaytouna, qui est juste à côté du Service des passeports, c'est-à-dire que c'est là que la première frappe a eu lieu. Et lors de la première frappe, un bout de missile est venu se planter dans le plus grand arbre de l'école et l'a coupé en deux, comme un morceau de roseau. Quand on a vu ça, tout le monde a foutu le camp de l'école, les élèves, les profs et le directeur... un vrai sauve-qui-peut !

Je pensais que le seul martyr que j'allais voir pendant cette guerre, c'était cet arbre. Mais au moment où je suis arrivé à la maison, il y a eu quatre martyrs dans notre rue, comme s'ils attendaient que j'arrive pour leur dire adieu. Je n'avais pas encore fini de leur dire adieu que trois nouveaux martyrs, tous d'une seule et même famille du quartier, sont arrivés. Et on ne les avait pas plutôt enterrés que la maison des voisins – il n'y a entre notre maison et la leur que la maison de la famille Hachem – a été détruite par un missile de l'armée, effacée de la carte, ils sont tous morts. Ce qui m'a fait le plus de peine, c'est les petites filles...

J'ai eu la sensation que cette guerre avait été déclenchée contre moi, moi tout seul, à l'exception de tous les habitants de Gaza. Depuis le premier jour, je n'ai pas arrêté de voir des martyrs.

A l'hôpital Al-Shifa, j'ai vu un spectacle que je n'oublierai jamais... Des centaines de cadavres empilés les uns sur les autres. Leur sang, leur chair, leurs os qui se répandaient les uns sur les autres. On ne pouvait plus distinguer les hommes des femmes et même des enfants. Des monceaux de chair sur les lits, des tas de gens qui pleurent et qui crient, qui ne savent pas où sont leurs enfants, leurs maris, leurs femmes...

Cette nuit-là, je suis rentré à la maison et, à cause de la peur, je suis resté éveillé toute la nuit. Je croyais qu'il n'y aurait que cette nuit-là où je ne pourrais pas dormir, mais jusqu'à aujourd'hui je les vois devant moi et je n'arrive pas à dormir.

3. Achraf – Né en 1994 – Al Wehda Street

Tous les enfants du quartier l'aimaient. Il était calme comme un souffle de vent. Quand il recevait son argent de poche de mon père, il m'en donnait un peu.

Tous les gens l'aimaient. Ses copains sont venus le prendre et ils sont partis à l'école. Ils couraient, on aurait dit des papillons, comme s'ils volaient au-dessus du sol... Comme si la terre avait été créée exprès pour eux.

Le vrombissement de l'avion israélien dans le ciel, comme un monstre s'appêtant à fondre sur sa proie. Une voiture avec à son bord des gens recherchés passe dans la rue Yarmouk, tout près des papillons. Les papillons ne savent pas que cette voiture est le feu qui va les brûler.

Un missile s'écrase sur la voiture. Mon frère, Tareq, s'envole à cinq mètres dans les airs, au-dessus de la voiture, puis retombe sur ses pieds. Il se remet à marcher, il n'a rien. Une ambulance arrive pour ramasser les cadavres. Les gens disent à mon frère de monter aussi dans l'ambulance, mais il leur dit qu'il n'a rien. Et il continue son chemin vers l'école.

Mais cent mètres plus loin, il pose les mains sur son cœur et il s'écroule. Moi j'étais dans la rue, à attendre le bus de l'école, ma sœur m'a dit : «Va voir ce qui se passe». J'y suis allé, mais je n'ai pas vu Tareq, alors j'ai continué mon chemin vers l'école.

Pendant que j'étais en classe, mes oncles sont arrivés, ils m'ont dit : «Tu vas t'absenter de l'école pendant trois jours». A ce moment-là, je ne me doutais de rien. On est monté dans la voiture. Mon oncle a dit au conducteur d'éteindre les nouvelles. C'est ça qui m'a mis la puce à l'oreille, parce que d'habitude, mon oncle aime toujours écouter les nouvelles à la radio. On est arrivés à la maison, il y avait beaucoup de monde, et avant même de descendre de la voiture, j'ai vu mon père assis sur une chaise, en train de pleurer. C'était la première fois que je voyais mon père pleurer. Il tenait une photo de mon frère Tareq. Je lui ai demandé : «Papa, mon frère est un martyr ?» Il m'a répondu : «Paix à son âme» .

L'ambulance l'a ramené de l'hôpital. On s'est tous précipités pour lui dire adieu. Il était allongé, endormi comme un ange, et il serrait toujours entre ses bras le livre qu'il avait avec lui pour aller à l'école.

Mon père n'a pas voulu qu'on aille avec lui au cimetière, mais moi j'ai réussi à me glisser dans la voiture, j'ai pu aller jusqu'au cimetière pour lui dire adieu et j'ai lu la Fatiha ¹ sur sa tombe.

Et pendant trois mois, tous les jours je suis allé sur sa tombe pour parler avec lui.

La nuit, je contemple sa photo qui est accrochée dans la chambre, sur laquelle il y a écrit : A notre héros et martyr Tareq.

Depuis que mon frère est mort, j'ai du m'habituer à dormir seul dans le lit. Avant on dormait l'un sur l'autre, tête-bêche, à certains moments on ne savait même plus où on avait mis ses bras et ses jambes. Mais maintenant, j'ai un lit pour moi tout seul. Je n'oublierai jamais mon frère.

1 Première sourate du Coran que l'on récite dans un certain nombre d'occasions (mariage, enterrements etc.)

Les Mono-Logues de Gaza

Traduits de l'arabe (Palestine) par Marianne Weiss

4. Alaa – Née en 1996 – Al Shuja'iyeh/Al Montar

J'ai envie de courir, courir, courir, continuer à courir dans les rues jusqu'à ce que mon foulard s'envole dans le ciel, et que je m'envole derrière lui... Il y a des moments où j'aimerais être complètement folle, mais je n'y arrive pas. C'est la première fois que je parle comme ça. Peut-être que ce ne sont pas mes paroles, ou peut-être que ce sont mes paroles, des paroles que je ne suis pas capable d'exprimer, que je n'ose pas exprimer.

Pourquoi est-ce que mes parents me traitent comme ça? Quand je vois comment les autres filles de mon âge vivent leur vie, je les envie. J'aimerais être comme elles, avoir leur audace et leur liberté.

J'aurais envie qu'un bateau m'emporte vers une île lointaine et me largue sur la plage, loin du monde, loin de tout, et surtout loin de la guerre.

A ce propos, pendant la guerre, ma mère elle était carrément sur sa propre planète. Je veux dire, pourquoi est-ce que ma mère avait besoin de me répéter les choses que j'avais vues de mes propres yeux, ça je ne comprends pas. Par exemple, on était toutes les deux sur le balcon. La maison des voisins a été bombardée et un des voisins est mort. On a vu comment la maison a été détruite. On a vu le corps planer dans les airs jusque dans la rue. Et vous pouvez imaginer ce qui s'est passé avec la famille après tout ça...

On a terminé? Non, on n'a pas terminé. Maman a commencé à me raconter comment la maison des voisins avait été bombardée, comment le voisin s'est envolé de la maison, comme si elle parlait à quelqu'un qui n'était pas à côté d'elle quand c'est arrivé. Alors essayez d'imaginer, ça a été comme ça pendant toute la guerre: les histoires de ma mère, et je suis son seul public.

On est assises à regarder la télévision, ils annoncent qu'il y a un bombardement ou des destructions à tel endroit. Le reportage dure un quart d'heure, mais le reportage retranscrit par ma mère dure deux heures. Et elle me le raconte comme si je ne l'avais pas vu en même temps qu'elle. Il y a des moments où je doutais carrément de moi-même: est-ce que j'étais vraiment assise à côté d'elle ou pas? Mais si, pourtant, j'étais bien là, assise à côté d'elle!

Bon, en tous cas, heureusement que Maman n'est pas là aujourd'hui, sinon elle vous aurait saoulés vous aussi avec ses histoires...

Les Mono-Logues de Gaza

Traduits de l'arabe (Palestine) par Marianne Weiss

5. Amani- Née en 1992 - Al Remal

Gaza, c'est comme un avion qui vole vers l'inconnu avec tout le monde à son bord et qui ne se pose ni au paradis, ni en enfer. Quand est-ce qu'il va se poser, Dieu seul le sait, et peut-être que les gens vont rester suspendus dans les airs pendant des lustres et des lustres...

Tous les jours se ressemblent, il ne se passe jamais rien de nouveau. Ce sur quoi on s'est endormi le soir, on le retrouve le matin en se réveillant. Les rêves ou les souhaits, c'est difficile de les réaliser à Gaza. Surtout des souhaits comme les miens: je voudrais être une artiste, chanter, être actrice et jouer de la musique. Mais à Gaza, le seul morceau qu'on connaît, c'est la chanson de la mort, et la seule danse qu'on sait danser, c'est une danse macabre...

Si je vais étudier la mise en scène à l'étranger, quel regard la société portera-t-elle sur moi? Quand j'aurai obtenu mes diplômes et que je reviendrai, est-ce que la situation sera pareille que maintenant, ou encore pire?

Je suis complètement dans le brouillard, rien n'est clair pour moi. C'est comme le visage des gens le vendredi au marché aux puces de Firas.

C'est comme le jour où la guerre a commencé. Le premier bombardement, c'était sur le bâtiment du Service des passeports. Avec mes copines, on venait de sortir de nos examens, c'était le premier jour des examens du premier trimestre. On était assises devant l'école et on discutait en attendant les autres filles pour rentrer ensemble à la maison. Tout à coup, il y a eu une série d'explosions, à la suite l'une de l'autre. J'étais vraiment sous le choc, j'ai cru que ma dernière heure était arrivée.

On a couru vers la bibliothèque qui est à côté de l'école. J'avais très peur. Je voyais les femmes qui couraient en criant et en se frappant le visage, et moi je ne comprenais rien à ce qui se passait. Je n'arrivais plus à tenir sur mes jambes, j'avais l'impression que tout tournait sous moi, je me suis évanouie et je n'ai plus rien senti. En me réveillant, j'ai entendu la voix de mon amie qui criait: «Amani, réveille-toi, je t'en supplie!»

Quand j'ai repris mes esprits, je me suis mise à pleurer, je ne savais pas quoi faire ni où aller. C'est une fille plus grande qui m'a aidée finalement, et qui m'a raccompagnée à la maison.

Quand je suis arrivée à la maison, ma mère m'a serrée dans ses bras. J'étais épuisée, mais à ce moment-là je me suis sentie mieux. J'avais besoin de pouvoir me jeter dans les bras de quelqu'un. Le plus dur, c'est quand on est persuadé qu'on est à deux doigts de la mort.

La guerre, ça a été comme un spectre noir qui a recouvert Gaza nuit et jour, un enfer sur terre et dans le ciel, et même dans l'air que les gens respirent.

Après la guerre, j'étais complètement déprimée, c'était comme si une vague énorme et violente m'avait submergée, et j'avais l'impression que je n'arriverais jamais à m'en sortir. Mais c'est comme si une main m'avait été tendue, à travers le théâtre, une bouée de sauvetage qui m'a tirée de dessous cette vague. Maintenant ça va beaucoup mieux, ça faisait longtemps que je ne m'étais pas sentie comme ça et j'espère je vais rester comme ça pour toujours.

Les Mono-Logues de Gaza

Traduits de l'arabe (Palestine) par Marianne Weiss

6. Amjad – Né en 1993 – Ash Shati' Camp

Un jour avant la guerre, pour moi Gaza c'était la joie et le bonheur. Des balades, des pique-niques au bord de la mer... La vie faisait semblant d'être belle. Et moi je ne pensais à rien. Je n'avais qu'un rêve: que Gaza se développe dans le domaine de l'art et du sport. J'avais l'impression que tout allait bien, sauf ces deux choses-là. Mais en fait, rien ne va bien, ni l'art, ni le sport, ni la santé, ni la sécurité, c'est du pareil au même.

Gaza n'est plus la ville de mes rêves, parce que mon rêve, c'est d'être acteur. Alors, à Gaza, si c'est pour jouer devant trois pelés et deux tondus... Et attendre que les Israéliens ouvrent les points de passage!

Si c'était entre mes mains, je ferais tout ce qui est en mon possible pour atténuer les guerres, la violence et la mort. Chaque goutte de sang qui coule, c'est une honte! Je déteste le silence des gens, et le fait qu'ils supportent et supportent, d'une manière qui n'est pas normale. J'aimerais que demain tout Gaza se réveille et se mette à marcher dans les rues en criant à tue-tête: Ca suffiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiit!

Quand la guerre a commencé, on était en train de jouer au ballon. Mais l'atmosphère était bizarre, le ciel était tout rouge. Et tout à coup on a entendu un bruit d'avion, je n'avais jamais entendu un bruit pareil dans ma vie. On a eu peur, on s'est tous jetés par terre, et on a attendu la mort. Et puis on a entendu une énorme explosion, à seulement quelques mètres de nous. On s'est regardés, et on s'est dit adieu, sans parler.

En fait ce n'est pas nous qu'ils bombardaient, c'était une voiture de gens recherchés², dans la rue au-dessus. Mais nous on est restés couchés par terre, à attendre le deuxième obus. Moi, tout ce à quoi je pensais, c'était à mes deux grands frères qui étaient avec moi, j'avais plus peur pour eux que pour moi, et j'imagine qu'ils ressentaient la même chose que moi.

J'ai attrapé mon pantalon de sport et je me suis enfui du terrain. Pendant que je courais, j'ai buté sur un éclat d'obus, je l'ai enlevé de mon pied, je suis arrivé dans la rue et là je les ai vus: il y avait trois martyrs, mais on ne pouvait plus distinguer leurs traits. Le premier avait les jambes qui brûlaient, il me regardait et je le regardais... Parmi tous les gens, c'est moi qu'il regardait, il me mettait en garde contre quelque chose mais je ne comprenais pas quoi. Et puis j'ai compris qu'il voulait m'avertir qu'une voiture était en train de me foncer dessus.

A ce moment-là, j'ai compris le vrai sens de la mort. A la place de trois morts, il aurait pu y en avoir quatre... J'étais complètement choqué, je suis resté là à regarder... Et quand je suis revenu à moi, je me suis enfui à la maison.

La guerre est venue et repartie, mais on vit toujours avec elle. Et les victimes, se sont toujours les plus pauvres et les plus misérables, ceux qui n'y sont pour rien. Même quand il y a un tremblement de terre ou des inondations quelque part, ce sont toujours les pauvres qui payent les pots cassés. C'est comme s'il y avait une conspiration universelle contre eux.

Après la guerre, tout le monde s'est mis à mentir à tout le monde, à tromper tout le monde... Hypocrisie, mensonge, tricherie, imposture... Pour préserver leurs sièges et leurs intérêts, les chefs et tous les grands de ce monde commettent des crimes et des massacres sans le moindre remords, sans même un cillement des yeux. Et le pauvre devient plus pauvre, le malade plus malade. J'ai perdu confiance dans tous les slogans. Pour moi, le discours du plus grand des chefs ne vaut pas un pet de lapin! Parce que tous les discours du monde ne sont pas capables de réchauffer celui qui a froid, ou celui qui dort sous une tente après la guerre. Le drame c'est que le monde entier nous regarde, comme si de rien n'était, en continuant à faire des discours!!

2 Recherchés par les services secrets israéliens.

Les Mono-Logues de Gaza

Traduits de l'arabe (Palestine) par Marianne Weiss

7. Anas – Né en 1995 – Ash Sheikh Radwan

Depuis que je suis enfant, je rêve de devenir un joueur de foot célèbre. J'étais convaincu que je réaliserais mes rêves, mais aujourd'hui, un million d'obstacles se dressent sur ma route! Déjà, il n'y a pas de terrain pour les adultes - d'ailleurs il n'y en a pas non plus pour les petits – et avec le blocus, ça a encore aggravé les choses.

Si j'étais premier ministre, la chose dont je m'occuperais le plus, c'est le ministère de la jeunesse et des sports. Je construirais des terrains de sport partout, en surtout dans les écoles. Et je laisserais les élèves jouer librement, au lieu que le gardien les chasse. Je supprimerais les cotisations pour les clubs de sport, et je m'occuperais des parcs et des jardins publics.

Mais les rêves, les souhaits, l'espoir, l'avenir, tous ces mots perdent leur sens dans un pays qui tue le plus petit rêve.

Moi, j'étais gardien de but, et mon copain Mohamed, il me disait toujours: «Je vais te mettre un but». Mais moi j'arrivais toujours à bloquer ses buts.

Le 7 janvier 2009, c'était pendant la guerre, j'étais assis près de la porte de la maison. Il y avait du brouillard. Quelqu'un est venu et m'a dit: «Ton copain Mohamed est mort en martyr». Moi, bien sûr, je ne l'ai pas cru. Je suis parti à la recherche de mon pote, l'idée de la mort, ça me faisait très peur.

Je suis arrivé à la mosquée, et j'ai trouvé mon ami le plus cher dans la vie, Mohamed, enveloppé dans un drapeau palestinien, et coupé en petits morceaux. J'ai beaucoup beaucoup pleuré, et ce qui me rendait encore plus triste, c'est de ne pas pouvoir l'embrasser et le serrer dans mes bras. On l'a emmené au cimetière et on l'a enterré. Moi je suis resté assis à côté de lui, je lui ai dit que je l'aimais et que j'étais très fâché qu'il m'ait quitté et qu'il m'ait abandonné tout seul dans ce monde.

Quand je suis parti du cimetière, ça s'est mis à bombarder très fort. J'avais l'impression que l'ange de la mort me poursuivait et qu'il ne voulait pas me lâcher. Mais, Dieu merci, je suis encore vivant.

Les Mono-Logues de Gaza

Traduits de l'arabe (Palestine) par Marianne Weiss

8. Ihab – Né en 1994 – Al Saftawi Street

Depuis que j'ai commencé à prendre conscience du monde, ma pensée est limitée. La vie, pour moi, c'est naître, grandir, se marier, travailler, avoir des enfants, les élever, les nourrir, leur donner une éducation, les marier, et puis mourir.

Mais depuis la guerre, j'ai découvert que la vie est beaucoup plus compliquée que ça. Le moindre pas qu'on fait, il y a derrière mille et une de complications.

Quand je serai grand, j'ai peur de ne pas trouver de travail, parce que où que j'aille, je vois des hommes assis devant leur maison, sans travail et sans rien à faire. C'est ça qui me fait le plus peur, et qui me rend le plus triste. C'est pour ça que les enfants de Gaza, du moment où ils naissent, ils ont la tête pleine de soucis. Ils sont privés de leur enfance.

Ma mère disait toujours: «Ihab, c'est le meilleur de tous mes enfants», parce que j'étais toujours à la maison, et je ne faisais pas de problèmes.

Quand la guerre a commencé, mon père nous a tous enfermés à la maison, tellement il avait peur pour nous. Au bout de deux heures, j'en avais marre et je suis allé me balader autour de la maison. Mais cette fois-là, c'était différent de marcher dans les rues: j'avais peur de passer près des voitures, au cas où elles se feraient bombarder, et j'avais tout le temps la tête levée vers le ciel, pour pas qu'un avion arrive et me bombarde sans que je le sache. J'étais mort de trouille, alors que la zone de Saftaoui, il ne s'y est pas passé grand-chose...

Je suis revenu à la maison en courant, comme si j'avais échappé à un grand danger, et après je suis resté dans la maison jusqu'à la fin de la guerre.

Après la guerre, ma vie a beaucoup changé. Ma relation avec les gens et avec les voisins est devenue meilleure. Les gars du quartier me connaissent et j'ai commencé à jouer au baggamon avec les vieux. Je suis tout le temps dehors, je n'arrive plus à rester à la maison, même pas cinq minutes, et me mère ne dit plus: «Ihab est le meilleur de tous mes enfants».

Je me suis rendu compte qu'avant la guerre, je n'étais pas vraiment présent, pas vraiment là. Mais après la guerre, faut voir comment j'ai changé! Je respire l'air du pays, je chante, je danse, je pleure avec lui, et la vie continue d'avancer...

9. Tamer – Né en 1993 – Ash Sheikh Radwan

Gaza, c'est une petite boîte... et nous on est les allumettes qui sont dedans.

Quand il y a eu la guerre à Gaza, toutes les télés avaient les yeux braqués sur nous: Al-Jazira, Al-Arabiya, toutes les chaînes satellitaires, mais l'occupation ne nous a pas lâchés. Le monde entier était obsédé par Gaza et par ce qui s'y passait. Un jour, tout à coup, sur le bandeau défilant des nouvelles urgentes sur Al-Jazira, on a vu écrit: «Mohamed mort en martyr». Et cette nouvelle n'était pas comme les autres, parce que Mohamed, c'est mon oncle, le frère de ma mère. C'était la première fois que je voyais les cris et les pleurs se déplacer de l'écran de télévision à la maison. Des cris, des hurlements, des larmes... Tout ça s'est mélangé et s'est répandu dans tout le quartier, ma mère s'est évanouie... Peu de temps après, le téléphone a sonné: c'était mon autre oncle qui appelait pour nous annoncer que Mohamed était mort. Il ne savait pas que le monde entier connaissait déjà la nouvelle... La télévision, c'est un truc incroyable: avant même qu'un type soit blessé, pendant que la balle est encore en chemin vers sa poitrine, la télévision a déjà annoncé la nouvelle!

Mais ces jours-ci, les télévisions sont au chômage. Elles sont toutes là à supplier Dieu qu'il envoie une nouvelle guerre sur Gaza, pour leur donner un peu de travail.

Bref, on s'est tous mis à sangloter sur mon oncle, à nous souvenir de lui, à parler de lui... Pendant une longue période, on a continué à parler de lui. Puis au bout d'un moment, on en a moins parlé, parce qu'à Gaza, la mort est devenue encore plus courante que la parole.

Depuis la guerre, ça m'est devenu égal de vivre ou de mourir. Après tout ce qu'on a vu pendant la guerre, tout m'est devenu égal. Parce que je pense qu'aujourd'hui, le seul fait d'être vivant, c'est déjà énorme. Et tous les moments que je vis après la guerre, c'est du rab, parce que j'aurais pu mourir à n'importe quel instant.

Vous savez quoi? J'en ai vraiment marre de ce pays, même si je l'aime, et je suis fatigué des gens aussi. Il y a des moments où j'ai l'impression de connaître le million et demi de personnes qui vivent à Gaza. Il ne se passe rien de nouveau, c'est le même jour qui se répète tous les jours. J'aimerais voyager, respirer un air frais, voir des nouveaux visages. De l'instant où je me réveille et où j'ouvre la porte de la maison, je tombe sur le poteau électrique... J'aimerais un jour me réveiller et ne pas tomber sur ce poteau électrique. Et tous les jours, je trouve Abou Ibrahim debout devant la supérette, et Abdou, le vendeur de graines de lupin qui vend ses graines de lupin, et Abou Abdou assis devant la porte de sa maison, comme s'il avait peur qu'elle s'enfuit... Et Imm Ibrahim en train de discuter avec Imm Hassan. Et les chauffeurs de taxis collectifs, je les connais tous, je sais celui qui va en ville et celui qui va vers la plage... C'est à mourir d'ennui.

Le moment où je viens à l'atelier de théâtre, c'est le seul moment un peu différent dans ma vie. C'est le seul truc qui m'intéresse, et j'attends ce moment sur des charbons ardents...

S'il n'y avait pas le théâtre, j'aurais déjà explosé. Quand je serai grand, j'aimerais être un grand acteur. Depuis que je suis petit, j'aime jouer la comédie. Seulement tous les clubs et les centres où j'ai été depuis que je suis petit, je me suis toujours fait virer après quelques jours. Mais cette fois-ci c'est différent.

Les Mono-Logues de Gaza

Traduits de l'arabe (Palestine) par Marianne Weiss

10. Tima – Née en 1997 – At Tuffah

Macaroni, riz aux lentilles, vermicelle, boîtes de conserve en tous genres... Fabriquées au Maroc, en Chine, au Sri Lanka, au Pakistan, en Somalie, et peu importe la date de péremption...

Pendant la guerre, les rues étaient pleines de boîtes de conserve, et beaucoup d'enfants se coupaient les pieds sur les boîtes vides. L'occupation a déclenché contre nous une guerre terrestre et aérienne, et nous on a déclaré une guerre totale contre la nourriture.

On mangeait au moins cent fois par jour. Du moment où on ouvrait les yeux, à six heures du matin, jusqu'au lendemain matin six heures du matin, on passait notre temps à manger. Je pensais que c'était seulement chez nous que ça s'était passé comme ça, mais quand j'ai demandé autour de moi, on m'a dit que tout Gaza s'était jeté sur la nourriture!

Je pensais que la guerre, les martyrs, les destructions, tout cela nous couperait l'appétit, mais apparemment la peur et l'angoisse, ça donne faim et envie de manger. Peut-être que ce qui a contribué aussi, c'est que toute la famille était là, surtout les filles: c'était à celle qui voulait faire le meilleur plat! Et le perdant là-dedans, c'était mon père qui n'arrêtait de rapporter des sacs avec toutes sortes de marchandises. Ce qu'on a avalé en vingt jours de guerre, ça suffirait pour une année entière. Le problème c'est que chaque fois que je dis:«Je ne veux plus manger», je mange encore plus.

Plus tard, j'aimerais être journaliste, ou avocate, ou premier ministre. Journaliste pour filmer la beauté et la simplicité qui existent à Gaza, parce que je l'aime. J'aime son sel, sa terre, son air, et je ne peux pas imaginer vivre dans un autre pays. J'aimerais être avocate pour défendre tous les déshérités et les opprimés, parce que je n'aime pas voir quelqu'un qui souffre. Et je voudrais être premier ministre pour pouvoir faire régner la loi et l'ordre dans ce pays, parce que c'est par là que commencera la solution.

Les Mono-Logues de Gaza

Traduits de l'arabe (Palestine) par Marianne Weiss

11. Rawand – Née en 1997 – Al Daraj

«N'ayez pas peur les filles, c'est seulement un avion qui passe le mur du son».

Voilà ce que la prof nous a dit quand le bombardement a commencé. Quelques instants plus tard, son portable a sonné, et elle a prononcé trois mots: «Cent vingt morts?!» Elle a jeté son portable par terre et elle nous a dit: «Rentrez toutes à la maison».

Dès qu'on a été dans la cour, on a vu tous les parents qui avaient accouru, qui en pyjama, qui en sous-vêtements, qui pieds nus... Ça nous a fait encore plus peur. On est restées, mes deux sœurs et moi, à attendre papa. Mais il a mis beaucoup de temps à arriver, alors on a décidé de rentrer toutes seules, bien que la maison soit loin.

Dans la rue, j'ai vu quelque chose que je n'avais jamais vu: un martyr porté sur une civière, enveloppé dans un drapeau palestinien, entouré de gens qui pleuraient, mais ce qui était étrange, c'est qu'il y avait à peine une trentaine de personne dans le cortège funèbre. En général, pour les enterrements de martyrs, il y a des milliers de personnes. A ce moment-là, j'ai senti qu'il se passait quelque chose de vraiment très grave.

J'ai commencé à avoir peur pour mon père, je ne voulais pas qu'il vienne nous chercher de peur qu'il ne soit touché par un obus. Mais en même temps j'avais peur de mourir, je ne voulais pas mourir maintenant et qu'il n'y ait personne à mon enterrement! Je me suis mise à courir vers la maison, et tous les gens autour de nous couraient aussi, comme si c'était le jour du Jugement dernier. Personne ne savait où aller, parce que le bruit des bombes ne s'arrêtait pas. Tous les quelques secondes, on entendait un obus tomber et la terre trembler. J'avais l'impression que ce n'était pas les mêmes rues, ni les mêmes gens. Des spectacles étranges, des bruits étranges, des odeurs étranges...

Depuis la guerre, beaucoup de choses ont changé à l'intérieur de moi. Par exemple, je déteste aller aux toilettes. Quand j'entre dans les toilettes, je n'ai qu'une idée c'est d'en ressortir au plus vite. Parce que pendant toute la guerre, j'avais peur qu'une bombe tombe sur notre maison pendant que j'étais aux toilettes. Quand on est au petit coin, on est concentré, on retient son souffle, enfin vous connaissez la suite...

Je déteste aussi me mettre en rang à l'école, parce que quand la guerre a commencé, justement on était en rang. Alors maintenant, le moment où on se met en rang, c'est toujours un moment d'angoisse pour moi. L'école c'est une chose, mais se mettre en rang, c'en est une autre.

Et j'ai commencé à faire des rêves effrayants. Toute la nuit, c'est un combat entre moi et moi-même, entre l'envie de dormir et la peur des cauchemars. Le sommeil est devenu pour moi comme un monstre tapi derrière mes paupières. Je reste comme ça jusqu'au matin, je ne sais pas si j'ai dormi ni quand je me suis réveillée.

J'aimerais devenir actrice, mais c'est un rêve difficile à réaliser à Gaza, surtout pour les filles. Je me dis que c'est vraiment dommage que les gens de Gaza soient privés de mes talents, parce que je suis peut-être une grande actrice! Mais tans pis pour eux! J'irai dans n'importe quel pays et je serai actrice là-bas.

De toutes façons, les gens à Gaza sont privés de tout, alors théâtre ou pas, ce n'est pas ça qui fait la différence! Des fois je me dis: quand on n'a pas de quoi manger, qui va aller au théâtre?

Vous savez quoi? J'aimerais vivre dans une société civile et démocratique, où il y a la paix, et plein de salles de cinéma, et je passerais mon temps à regarder des films, à m'envoler dans mon imagination et à rêver...

12. Rim – Née en 1996 – Al Saftawi Street

Quand j'étais petite, j'avais l'impression d'être la petite fille la plus heureuse du monde. Mais plus je grandis, et plus mon cerveau grandit, plus mes soucis grandissent aussi, parce que je commence à comprendre des choses que je ne comprenais pas autrefois. Je sais maintenant ce que ça signifie, un enfant privé de tout.

La chose qui me touche le plus, et qui me met le plus en colère, ce sont les larmes des enfants, des enfants du monde entier quelle que soit leur nationalité, leur religion ou leur couleur. Plus tard, j'aimerais être pédiatre, et c'est cet espoir qui me donne une grande motivation dans la vie, bien que je sois dégoûtée et triste, parce qu'il n'y a plus aucune vie à Gaza.

Hier, pendant que j'étais à l'école, j'ai entendu des avions, j'ai eu très peur, au point que je voulais m'enfuir de l'école, j'avais l'impression que j'allais mourir parce que ça m'a rappelé la guerre. Ce que j'ai vu pendant la guerre ne me sort pas de la tête.

Le troisième jour de la guerre, on était tous ensemble, avec ma famille, et on parlait de ce qui se passait. Ma grand-mère essayait de nous rassurer, pour qu'on ait moins peur, et sincèrement on commençait à être un peu tranquilisés, bien que les bombes n'arrêtaient pas de tomber, mais ma grand-mère a une voix douce et rassurante.

Le téléphone a sonné. Pendant la guerre, il n'y avait presque pas de réseau, alors quand on a entendu le téléphone sonner, on était drôlement contents...

- Allo..

- Ici l'armée de défense israélienne. Vous avez cinq minutes pour quitter la maison. On vous aura prévenus...

Moi je n'arrivais plus à tenir debout sur mes jambes. Tout le monde s'est mis à crier. Et la première à s'enfuir, ça a été ma grand-mère, je ne l'avais jamais vu courir aussi vite! Mon père nous a serrés contre lui, mes sœurs et moi, en nous disant de ne pas avoir peur.

Mon père voulait me faire sortir, mais moi je préférais mourir que de quitter la maison sans mon ours en peluche. J'avais la sensation que j'allais le trahir si je l'abandonnais comme ça sous les bombes. Je me suis échappée des mains de mon père et je suis allée chercher mon ours, puis je suis sortie.

Bref, on s'est tous retrouvés dehors, et on a attendu les cinq minutes... C'était les cinq minutes les plus longues de l'histoire ! Elles sont devenues dix... On a eu l'impression que des années s'étaient écoulées. Et moi j'avais l'impression d'être dans un tourbillon: les pensées, les rêves, tout se carambolait dans ma tête, et c'est comme si on me jetait en l'air. Et le rêve d'être pédiatre, je sentais qu'il était loin, loin...

J'ai serré mon ours et je me suis rappelé comment, quand j'étais petite, je riais tout le temps. J'ai envie de redevenir petite, de rester petite, je ne veux pas grandir.

Mais la seule chose qui me permet d'endurer tout ça, c'est l'amour des gens qui ne nous ont pas abandonnés un seul instant. Gaza est pleine à ras bord d'amour.

13. Rima – Née en 1995 – Ash Sheikh Radwan

J'avais neuf ans quand on est revenus des Emirats Arabes Unis. C'était la première fois que je mettais les pieds à Gaza. La voiture roulait dans les rues, et moi je regardais à travers la vitre. Rien de ce que je voyais ne me plaisait. Quand on s'arrêtait au feu rouge, il y avait plein d'enfants qui s'approchaient de la voiture pour mendier ou pour vendre des chewing-gums ou des biscuits. A ce moment-là, j'ai détesté la terre entière, et je voulais retourner aux Emirats.

Je suis arrivée à la maison, et je me suis installée à Gaza. Et aujourd'hui je n'en repartirai plus pour rien au monde, même si on me donnait le choix entre vivre ici ou à Paris. Parce que j'ai découvert la quantité d'amour qu'il y a entre les gens ici suffirait pour le monde entier. Et que la valeur de ce pays est dans les gens, pas dans ses immeubles ou ses paysages.

Quand on était aux Emirats, maman me parlait toujours de Gaza. Je l'ai aimée avant de la connaître, mais quand j'y ai vécu, je l'ai aimée encore plus. Il y a des détails que même maman n'avait pas vus. Mais c'est vraiment dommage, ce qui lui manque pour être le plus beau pays au monde, c'est la sécurité.

Pendant la guerre, la mosquée Al-Taqoua et la mosquée Al-Nour ont été bombardées, et après ça la maison d'Abou Qrei. Et c'est de ça que je veux vous parler. La famille Qrei, ce sont nos voisins, et les services secrets israéliens les avaient menacés de bombarder leur maison. Les gens nous ont conseillé de nous installer au rez-de-chaussée, c'est plus sûr, comme ça quand ils bombarderont la maison des Qrei, vous ne serez pas touchés par les bombes.

On s'est installés au rez-de-chaussée, et on est restés là à attendre qu'ils bombardent la maison des Qrei. Mais à la place, ils ont bombardé la mosquée Al-Nour. Les portes, les fenêtres, les pierres de la mosquée, tout ça nous est tombé dessus dans la maison. Moi je me suis fait bien amocher parce que la porte m'est tombée sur la tête. Je ne vous dis pas le chaos et les cris qu'il y a eu dans la maison.

Le lendemain, on a fait un conseil de famille, et on a décidé de s'installer dans l'appartement du-dessus. Et une fois qu'on a été installés, ils ont bombardé la mosquée Al-Taqoua. Toutes les vitres et les pierres se sont envolées et nous sont retombées dessus, dans l'appartement du haut. On a décidé de se réinstaller en bas, parce que l'appartement était plus sûr. Et on s'est remis à attendre qu'ils bombardent la maison des Qrei, et effectivement cette nuit-là, ils l'ont bombardée.

Ils ont lancé un premier obus, puis un deuxième, mais il n'a pas explosé. Et s'ils en avaient lancé un troisième qui avait heurté celui qui n'avait pas explosé, tout le quartier aurait été effacé de la surface de la terre. Les gens, en passant par là, aurait dit : « C'est ici qu'autrefois se trouvait le quartier des Qrei... »

14. **Riham – Née en 1996 – Al Shuja'iyeh/Al Montar**

Bonjour, je m'appelle Riham, et mon père s'appelle Faraj. La chose qu'on aime le plus dans la vie, c'est les poules. On les aime tellement qu'on préférerait que les gens nous appellent Abou Dajjaj, père des poules. Et notre amour pour les poules est tellement grand qu'on a trois élevages de poules.

Je vais vous raconter ce qui nous est arrivé pendant la guerre. Il n'y a pas eu de martyr dans ma famille, il n'y a pas eu non plus beaucoup de bombardements dans notre quartier. Très franchement, je n'ai pas beaucoup senti la guerre, jusqu'à ce jour où on était là, tranquilles, et tout à coup mon oncle est arrivé, le visage défait, et il a dit à mon père que l'armée avait bombardé un des hangars à poules, et qu'il était par terre. Mon père est parti en courant voir ce qui se passait. On avait perdu trois mille poules, et l'armée avait pris tous les sacs de grains et de nourriture pour volaille pour construire des barrages et des barricades, à la place de sacs de sable.

Nous, ce n'est pas les pertes matérielles qui nous ont affligés, parce qu'on s'attendait à tout moment à ce qu'ils bombardent les hangars, ou même à ce qu'ils nous bombardent nous – parce que les missiles israéliens, ils ne font pas la différence entre le Fatah et le Hamas, entre le Gazaoui et le réfugié. Mais on a été très tristes pour nos poules: qu'est-ce qu'elles avaient fait de mal? Et qu'est-ce qu'elles ont à voir avec la guerre?

Vous savez... aujourd'hui, je vis à Gaza comme si c'était Paris. Je vois bien toute la souffrance qu'il y a ici, la tristesse, la colère, et toutes les tragédies que les gens vivent. Mais Gaza est comme le phénix qui renaît de ses cendres après sa mort et s'envole vers le ciel... Ça c'est Gaza: chaque fois que le monde croit qu'elle est affaiblie, qu'elle est finie, morte, elle se relève après tous les coups qu'elle a reçus, encore plus forte et plus déterminée. C'est pour ça que j'aime Gaza, et que je vais continuer à y vivre...

C'est à Gaza et avec elle que je vais réaliser mes rêves.

Les Mono-Logues de Gaza

Traduits de l'arabe (Palestine) par Marianne Weiss

15. Sami – Né en 1994 – At Tuffah

L'heure que je déteste le plus dans la journée, c'est midi. Et chaque fois qu'arrive la période des examens, j'ai la sensation qu'une nouvelle guerre va commencer... Pendant les examens, je n'arrive pas à répondre à une seule question. Les pensées n'arrêtent pas d'aller et venir dans ma tête, au point que j'en ai vraiment assez... Souvent je me demande si ce qui m'arrive est normal ou bien si je suis malade ?

Les gens disent que la mer de Gaza lave de tous les soucis, mais moi mes soucis sont plus grands que la mer. Parce que la dernière fois que j'étais au bord de la mer, j'étais avec mon ami. On a nagé, rigolé, on s'est bien amusés... Mais maintenant je n'arrive plus à aller à la mer.

Ecoutez ce qui s'est passé, rue Talatini, au niveau de la station d'essence... Le kérosène, c'est une denrée rare à Gaza, bien veinard celui qui a un litre de kérosène! Et avec la guerre, les gens ont peur d'acheter quoi que ce soit. Mon père m'a envoyé chercher du kérosène. Après l'avoir acheté, je suis passé chez mon ami Zaki qui habite juste à côté de la station, parce ça faisait plus de dix jours que je ne l'avais pas vu et il me manquait drôlement.

Je suis arrivé chez lui, j'étais pressé parce que mon père m'attendait. Je suis entré chez eux, sans même frapper, parce que sa mère, elle me considère comme l'un de ses fils, et moi c'est pareil. Je l'ai saluée, j'ai salué mon ami, je l'ai serré dans mes bras et je l'ai embrassé, j'ai salué aussi ses frères et sœurs, et je suis reparti en vitesse.

Quand j'ai été à une vingtaine de mètres de la maison, j'ai entendu un énorme bruit d'avion, et puis une explosion. C'était un obus qui était tombé sur la maison de mon copain. Les gens se sont mis à hurler que la maison avait été bombardée. J'arrivais pas à y croire! Je suis retourné vers la maison de mon ami, il y avait des flammes et de la fumée qui en sortait, je n'avais jamais vu un truc pareil.

Je suis retourné à la maison en courant. A peine j'étais arrivé que mon père m'a dit: «Ton ami est mort». Non, mon ami n'est pas mort. Tout le monde me dit: «Ton ami Zaki est mort», mais moi je ne les crois pas. C'est pour ça que je ne suis pas allé à l'enterrement, ni à l'hôpital, ni au cimetière, parce que Zaki n'est pas mort.

La nuit, je parle avec lui, enfin, c'est pas exactement avec lui, avec sa photo. Je suis très fâché contre lui, parce qu'il ne vient pas me rendre visite. Moi aussi j'ai arrêté de lui rendre visite chez lui. Je suis sûr qu'il n'est pas mort, qu'il va revenir un jour et qu'on se retrouvera... Ce jour-là, je vais l'engueuler, parce qu'il me manque beaucoup!

J'ai un autre ami qui vit en Russie. Il n'arrête pas de me parler de la Russie, de la liberté et la sécurité qu'il y a là-bas... J'ai l'impression de ne pas vivre ici. J'en suis venu à avoir envie de plonger dans l'eau, tout au fond, et de nager, nager, nager... jusqu'à me retrouver en Russie.

Les Mono-Logues de Gaza

Traduits de l'arabe (Palestine) par Marianne Weiss

16. Soujoud – Née en 1995 – Ash Sheikh Radwan

Ce que j'aime le plus à Gaza, c'est la bonté des gens et leur simplicité, et ce que je déteste le plus c'est le sectarisme des partis. Par moments, je trouve qu'il y a une contradiction entre tout cet amour et cette bonté chez les gens, et toute cette méchanceté qui domine à la surface. Si c'était entre mes mains, dès demain je réglerais ce problème de la division entre Palestiniens.

Pendant la guerre, ils ont tué un grand chef du Hamas. Tous les médias du monde ont couvert l'événement. Mais simplement on n'était pas sur la même planète. Parce que ce jour-là, mes deux petits frères Moudi et Sallouma étaient partis avec papa rendre visite à notre terrain, qui est situé à côté de la maison de ce chef du Hamas. On a essayé de les appeler un millions de fois, mais comme d'habitude, il n'y avait pas de réseau, ce qui nous a encore plus inquiétés.

Maman faisait les cent pas sur la véranda, comme une maman oiseau à qui on aurait pris ses petits. Comme si arpenter cette véranda, c'est ça qui allait sauver Moudi, Sallouma et papa. Moi, j'étais vraiment mal, alors je suis descendue chez ma tante. Elle a essayé de me calmer et de me reconforter, elle m'a raconté qu'elle les avait appelés et qu'elle leur avait parlé. Je savais bien que ce n'était pas vrai, mais elle me serrait dans ses bras et elle pleurait avec moi. Quand je suis remontée à la maison, maman était toujours en train de tourner en rond dans la véranda.

J'ai oublié de vous dire que Moudi et Sallouma ont respectivement cinq et sept ans. Ils s'endorment souvent dans mes bras, et je suis profondément attachée à eux. J'ai senti à ce moment que mon cœur allait éclater et que j'allais mourir.

Très franchement, c'est seulement à ce moment-là que j'ai vraiment senti qu'il y avait la guerre à Gaza, parce que jusque là j'étais plongée dans mon ordinateur. Ce jour-là, c'est la première fois où j'ai vraiment vécu la guerre.

Une heure plus tard, on a frappé à la porte, et papa est entré avec Moudi et Sallouma. Même si je savais que je les aimais, c'est la première fois que je sentais vraiment à quel point ils sont importants pour moi, et à quel point je ne supporte pas d'être séparée d'eux. Je les ai pris dans mes bras et je les ai embrassés, comme si c'était la première fois. Maman a arrêté de faire les cent pas dans la véranda, et c'est la première fois aussi que j'ai senti qu'elle aime papa à ce point.

Après la guerre, j'ai commencé à me demander pourquoi on est dans cette situation, contrairement au reste du monde?

Ils ont violé notre terre et nous ont chassés de nos maisons. Et c'est parce que nous essayons de nous défendre qu'il nous arrive tout ça? Il n'y a pas d'eau, pas d'électricité, pas de téléphone, pas d'essence... Qu'est-ce qu'on est aux yeux du monde? On n'est pas des êtres humains?

17. Suha - Née en 1995 – At Tuffah

Gaza change tous les jours. Si bien que mes rêves aussi changent sans arrêt. Chaque fois que je fais un pas en avant, je reviens cent pas en arrière.

Quand la guerre a commencé, j'étais à l'école. Je voyais les parents courir dans tous les sens pour récupérer leurs enfants mais mon père n'est pas venu me chercher. Je ne comprenais pas ce qui se passait, et j'étais paniquée parce que je ne connais pas le chemin pour retourner à la maison. J'étais assise sur le trottoir en train de pleurer, quand un monsieur s'est arrêté devant moi et m'a demandé où j'habitais. Je lui ai expliqué et il m'a raccompagné. Quand je suis arrivée à la maison, j'ai demandé à ma mère: «Pourquoi est-ce que mon père n'est pas venu me chercher?»

Elle m'a répondu: «Ce n'est rien ma fille, c'est normal, va étudier...»

J'ai dit: «Mais il n'y a plus d'examen, c'est la guerre!»

L'après-midi, ils ont bombardé la Caserne, à côté de chez nous. Ma mère a dit: «Ce n'est rien, c'est normal, on est habitués à tout ça».

On s'est précipités chez les voisins, c'était un vrai sauve-qui-peut. Bientôt, des parents des voisins sont arrivés aussi, la maison était pleine comme un œuf, on était plus d'une centaine, mais pour ma mère, ça n'était toujours rien, c'était toujours normal.

Le lendemain matin, mon père est allé acheter du pain, il a fait la queue pendant six heures et il est revenu à la maison avec un seul paquet de pain. On a eu un demi-pain³ par personne, mais pour ma mère, c'était toujours normal.

Le soir mes parents ont décidé d'aller à l'hôpital rendre visite aux blessés, et je suis allée avec eux. Là-bas, on a vu plein de martyrs, ils étaient entassés à quatre sur un lit, les uns sur les autres. C'est seulement à ce moment-là que ma mère a dit: «Ça, ça n'est pas normal».

La guerre n'est pas finie. La guerre est grande et j'ai peur de grandir avec elle. J'ai tout le temps peur qu'il y ait une nouvelle guerre. Si un ballon éclate à côté de moi, j'ai peur. Si une voiture donne un grand coup de frein, je fais un bond de vingt mètres. Si un enfant crie, je me mets à crier avec lui. Toute la nuit, je reste réveillée à attendre que le jour se lève. Mais chaque matin qui se lève, chaque nouveau jour qui arrive n'est en rien différent du jour d'avant...

3 Petits pains ronds dont chaque personne consomme souvent 2 ou 3 par repas.

Les Mono-Logues de Gaza

Traduits de l'arabe (Palestine) par Marianne Weiss

18. Ali – Né en 1995 – Al Saftawi Street

Ce que j'aime le plus à Gaza, c'est qu'elle n'est pas comme les autres pays. Ailleurs, il y a énormément de problèmes: la faim, le blocus, l'occupation, les divisions internes, les bombardements, la destruction, la mort... Tandis que chez nous, on n'a rien de tout ça. C'est pour ça que j'aime beaucoup Gaza. En particulier les égouts à ciel ouvert et la propreté des rues, et puis le fait que les gens s'aiment beaucoup entre eux, que la vie n'est pas chère, que tous les gens sont heureux et que les poissons en pleine santé se baignent dans l'eau des égouts. Et puis que c'est sûr et certain que je ne vais pas mourir de faim ou de misère, ou d'un quelconque infarctus, comme la moitié de ma famille, par excès de bonheur.

Je voudrais vous révéler un grave secret que je garde enfermé dans mon cœur, et que j'hésite encore à divulguer.

Le secret, le voici: sachez, bonnes gens, que je suis la cause de la guerre contre Gaza. Sans doute allez-vous vous étonner... Eh bien, de ma vie, je n'ai jamais fait un rêve qui ne se soit pas réalisé. Et la nuit qui a précédé le déclenchement de la guerre, j'ai rêvé qu'il y avait la guerre, que notre maison était bombardée et que j'étais le seul survivant. Le lendemain à 11h25 du matin avaient lieu les premières frappes sur Gaza.

Le premier choc que j'ai eu pendant la guerre, c'est que le prof le plus sévère et le plus rigide de l'école, le prof de math, dès la première minute il s'est retrouvé sous la table, de peur. Je me suis dit: si le prof le plus coriace se retrouve sous la table, nous, qu'est-ce qu'on fait? Pas mal des garçons se sont pissés dessus. Moi je me suis mis à crier, tous les autres se sont mis à crier avec moi à tue-tête. Moi je criais pour ma maison dont j'étais sûr qu'elle était détruite, et ma famille dont j'étais sûr qu'ils étaient tous morts.

Je me suis précipité dehors, je voulais retrouver mes parents, mais j'ai essayé pendant deux heures de trouver une place dans un taxi collectif, puis finalement je suis rentré à pied. Pendant tout le trajet, j'étais persuadé que j'allais trouver mes parents morts et la maison détruite. Je suis arrivé, la maison était debout, et mes parents étaient en train d'enlever les fenêtres pour que les vitres ne se cassent pas sous la pression de l'air.

Mais jusqu'à aujourd'hui, j'ai peur qu'ils bombardent notre maison. C'est pour ça – et vous pouvez demander à ma mère – que je dors sur trois matelas, comme ça s'il y a un bombardement, ce sont les matelas qui prennent les coups, et moi il ne m'arrive rien. Et maintenant je déteste rêver, mais les rêves, on n'y peut rien.

Je pense que le Ali d'avant la guerre – c'est-à-dire moi - est différent du Ali d'après la guerre, un nouvel individu dont j'essaye de faire la connaissance. Avant la guerre, je ne comprenais rien à la politique. Je ne connaissais même pas la différence entre le président et le premier ministre, je n'écoutais jamais les nouvelles... Mais aujourd'hui, je suis devenu un vrai analyste politique ! Al-Jazira matin, midi et soir, je suis toutes les émissions politiques et après j'en discute... Je sens que les infos et la politique, c'est très important dans notre vie, c'est ça qui nous donne la vie et la mort. Et surtout, je veux être le premier à savoir s'il y a de nouveau la guerre...

Les Mono-Logues de Gaza

Traduits de l'arabe (Palestine) par Marianne Weiss

19. Fatima – Née en 1996 – Al Jalaa' Street

Quand je parle avec des enfants palestiniens qui vivent en Europe, je suis triste pour eux et je n'aimerais pas être à leur place, parce qu'ils sont en exil. Leurs rêves, ils les cultivent sur une terre qui n'est pas la leur, mais les rêves ça pousse avec les gens et le pays qui est autour.

Moi, j'aime la vie, j'aime jouer, j'aime les gens... et j'aimerais être présidente de la Palestine, rien que pour une journée, pour renforcer l'amour et la paix entre les gens, et mettre fin à la haine, aux divisions et aux conflits internes. Voilà quelles seraient mes premières décisions. Mais malheureusement, je ne suis pas présidente, et c'est pour ça qu'il y a eu la guerre.

On a inauguré la guerre par un déluge de bombes. On est sorties de l'école en courant tellement on avait peur. Dans la rue, tout le monde courait, qui à la recherche de son enfant, de sa sœur, de sa mère... Les gens couraient la tête levée vers le ciel. Franchement, c'était un spectacle très étrange.

De loin, j'ai vu une femme qui courait en pyjama, pieds nus. D'abord je ne l'ai pas reconnue, mais quand je me suis approchée j'ai vu que c'était la femme de mon oncle. Celle-là, d'habitude elle ne sort de chez elle que tirée à quatre épingles. A ce moment-là, j'ai compris que c'était vraiment la guerre.

Cela fait maintenant plus d'un an qu'on est en état de guerre: on l'a vécue, et on la revit chaque jour dans les petits détails. Parce que par exemple la télévision, le téléphone ou la porte qui sonne, toutes ces choses me rappellent la guerre et je ne les supporte plus. Vous savez quoi: même mon portable, je l'ai jeté. Et ce dont j'ai le plus peur, c'est la solitude, parce que je commence à réfléchir à ce que je ferais si la guerre éclatait et que j'étais toute seule. Qui me protégerait? Et quand je suis avec ma famille, je réfléchis à comment je pourrais les protéger...

J'avais un grand rêve: être actrice. Mais ce rêve a commencé à s'amenuiser petit à petit, parce que dans mon pays le regard que les gens portent sur les actrices n'est pas positif. Pourtant, faire du théâtre c'est important, et cela me permet de faire connaître au monde les souffrances de mon pays et de ma société.

J'ai un autre rêve, au cas où le premier ne marche pas: être journaliste. Et mon troisième rêve, c'est de fonder une famille que j'aime et qui m'aime. Le quatrième, c'est qu'on soit libres et que le drapeau de la Palestine *puisse flotter dans tous les pays du monde*. Le cinquième, c'est de voir le monde entier heureux, qu'il n'y ait plus la mort, la destruction, la privation, les guerres. Le sixième et dernier, c'est de terminer ce monologue et de descendre de la scène!

Les Mono-Logues de Gaza

Traduits de l'arabe (Palestine) par Marianne Weiss

20. Fatima – Née en 1996 – Ash Sheikh Radwan

Les poissons de Gaza se sont enfuis, mais les gens, eux, ne peuvent pas s'enfuir. Ils déversent les égouts dans la mer. La mer, si elle parlait, elle leur dirait: «Honte à vous de ce que vous me faites à moi, et à Gaza». Et au lieu d'un conservatoire de musique et de théâtre, Gaza est devenue une grande école où on apprend à se battre et à jeter des déchets partout.

Moi, par nature, je suis plutôt peureuse. Un rien me fait peur. Le premier jour de la guerre, toutes les filles sont rentrées chez elles sauf moi. J'étais la dernière à rester à l'école, j'étais assise et je tremblais tellement que je ne pouvais même plus tenir debout sur mes jambes. A la fin, j'ai senti que si je ne m'aidais pas moi-même, personne n'allait le faire pour moi. J'ai rassemblé toutes mes forces et tout mon courage, et je me suis mise en route en tremblant de tous mes membres, comme une feuille au vent. Les gens marchaient à côté de moi, mais personne ne faisait attention à moi. Le bruit des bombardements augmentait, et ma panique augmentait avec.

D'habitude, je mets une heure pour aller de l'école à la maison, mais ce jour-là j'ai mis un quart d'heure. C'est vraiment la fois de ma vie où j'ai eu le plus peur. A chaque seconde, je croyais que j'allais mourir. Et c'est la première fois aussi que je sentais cette épouvantable solitude, bien que les rues aient été pleines de gens.

Je suis arrivée à la maison. J'étais près de la fenêtre quand un obus est tombé juste à côté de la maison. J'ai fait un vol plané et je me suis retrouvée par terre sur le dos. Pendant toute la guerre, je ne pouvais pas m'approcher d'une fenêtre. Je me suis mise à dormir dans une pièce où il n'y a aucune fenêtre.

Je crois que jusqu'à présent j'ai peur, simplement je fais semblant que non...

Les Mono-Logues de Gaza

Traduits de l'arabe (Palestine) par Marianne Weiss

21. Mohamed – Né en 1995 – Al Shuja'iyeh/Al Montar

Gaza, c'est le giron accueillant et les feux de l'enfer. Peur, angoisse, mort et destruction... Mais cette fois-ci, notre zone était relativement sûre. D'habitude, on est les premiers chez qui débarquent les forces d'occupation, mais apparemment cette fois ils ont eu marre de notre région, ils ont eu envie d'un peu de changement, c'était notre jour de chance.

Moi, je passais la journée assis sur une chaise à regarder ceux qui fuyaient leur maison vers la frontière, emportant leurs affaires, leurs enfants. Certains portaient leur fils sur l'épaule, leur mère sur leur dos... Vers où ils fuyaient on n'en sait rien, à un moment tout Gaza s'est retrouvé entassé dans une seule région. Puis la surface s'est encore réduite, ils ont dû quitter la région de Qubba, puis ça s'est encore réduit et ils sont arrivés jusqu'à chez nous. J'ai dit à mon père: «Alors, notre tour est arrivé? Où est-ce qu'on va aller?». Mais mon père a refusé de quitter la maison. Il disait: «Celui qui quitte sa maison, qu'est-ce qui lui reste?»

Je me suis dit: Mon garçon, reste là où tu es, tu ne vaux pas plus qu'un autre, et arrivera ce qui arrivera.

Toute la journée, j'étais occupé à manger. Des fois on allait avec mes cousins chercher de l'eau aux canalisations qui sont dans la rue. Elles sont à peu près à 1000 mètres de la maison. On prenait la charrette de Sabri, et il venait avec son frère pour nous aider. Pendant tout le chemin, il nous racontait ses exploits, et il nous parlait de son cheval, de comment il allait chasser des oiseaux dans la nature avec un lance-pierre. Moi, je n'ai jamais touché à un lance-pierre ça fait peur, mais les histoires étaient sympa, et ça nous distrait un peu de notre peur. Parce que, en toute franchise, si on parlait, c'était surtout pour oublier un peu la peur quand on était en chemin.

Quand le jour finissait et que venait la nuit, on disait : La nuit est venue, avec ses soucis. Même le sommeil, on n'arrivait pas à le trouver: moi, je dormais un quart d'heure et je restais trois heures réveillé. Comment peut-on dormir quand ça pilonne tout autour? Allongés dans nos lits, on attendait notre destin. Des fois, je jetais un coup d'œil par le coin de la fenêtre, et je voyais que tout était rouge, des flammes, de la fumée partout. Je me demandais: Pourquoi le monde entier dort-il tranquillement tandis que nous, on vit dans un brasier?

22. Mohamed – Né en 1995 – Al Saftawi Street

Nous étions seuls à la maison, ma grand-mère et moi, et elle me racontait des histoires du temps où ils étaient au village, des histoires drôles et des histoires tristes... Mais pas une seule fois elle ne m'a raconté une histoire complète parce que chaque fois, au milieu de l'histoire, elle est obligée d'aller aux toilettes. Ma grand-mère, elle passe la moitié du temps dans sa chambre et l'autre moitié aux toilettes.

Mes parents sont rentrés à dix heures et demie du soir et ils sont allés se coucher aussitôt. Moi je n'arrivais pas à dormir, j'étais allongé sur mon lit à revoir mes leçons. Tout à coup, j'ai entendu un bruit d'explosion au loin, je suis allé dans la chambre de mes parents chercher la radio pour écouter les nouvelles. J'ai réveillé mon père et je lui ai dit: «J'ai entendu le bruit d'une explosion très forte». Il m'a répondu: «Tais-toi et va te coucher, c'est un avion qui a passé le mur du son».

Bref, je suis retourné dans mon lit, l'électricité était coupée. Et soudain il y a eu un énorme choc qui a fait trembler la terre. J'ai tiré la couverture sur moi pour me protéger le visage et quelque chose m'est tombé dessus. J'ai repoussé la couverture de toutes mes forces, c'était le cadre de la fenêtre qui m'était tombé dessus, la couverture était couverte de morceaux de verre et la maison était pleine de fumée noire. Cette nuit-là, ils ont bombardé le siège du Syndicat des travailleurs qui est juste à côté de notre maison.

Mais ce n'est pas de ça dont je voulais vous parler. Ce dont je voulais vous parler, c'est de ces choses idiotes qui sont arrivées et auxquelles je n'arrive pas à trouver d'explication. La première, c'est quand, en plein pilonnage, alors qu'on avait tous l'impression qu'on était sur le point de mourir, ma grand-mère nous a pris la tête à chercher son dentier parce qu'elle avait peur, si elle mourait, que les gens s'aperçoivent qu'elle n'avait pas de dents... Parce qu'ils ne s'en sont pas aperçu jusqu'à maintenant?

Une deuxième chose, c'est quand la maison était pleine de fumée, et mon père allume une cigarette... Sans doute on manquait encore de fumée...?

Une troisième, mon oncle appelle pour demander de nos nouvelles. Mon père répond: Grâce à Dieu, on l'a échappé belle, mais toutes les vitres sont cassées sauf une». Mon oncle lui a dit d'aller la casser, et mon père l'a fait!!!

Bon, je ne sais pas pourquoi je vous raconte ces histoires. Tout ce que je sais, c'est qu'on vit enfermés dans une prison, comme un oiseau en cage, il veut s'envoler mais il est encerclé... Des enfants meurent sous les yeux de leurs mères, elles pleurent toutes les larmes de leurs corps et elles hurlent à gorge déployée mais personne ne les entend! Personne n'a pitié, tout le monde s'en fout!

Les Mono-Logues de Gaza

Traduits de l'arabe (Palestine) par Marianne Weiss

23. Mahmoud – Né en 1996 – Al Remal

Vous voulez dire de moi que je suis fou, hystérique ou gaga... eh bien, dites-le! Ce n'est pas grave, ça m'est devenu complètement égal. Mais en vérité, ce qui m'arrive n'est pas normal. Je veux dire, le fait que je perde confiance dans mes amis, ça passe encore, il y a beaucoup de gens qui ont perdu confiance dans les autres. Mais ce qui me trouble et me donne le vertige, c'est que j'ai perdu confiance dans les vitrines des magasins et dans les voitures, dans les postes de police et toutes les zones suspectes... Et selon ma philosophie, Gaza toute entière est suspecte. Tout ce qui a été bombardé pendant la guerre, jusqu'à aujourd'hui j'ai peur de m'en approcher.

Quand je marche dans la rue, je marche du côté droit, mais j'ai peur, alors je vais du côté gauche, j'ai peur aussi, je reviens du côté droit, et ainsi de suite... Où est-ce que je dois marcher, au milieu de la rue?

Il faut dire que le premier jour de la guerre, j'étais dans la boutique de mon frère qui vend des ordinateurs et des accessoires pour les portables. Un cadre est tombé par terre. Mon frère m'a dit: «Ramasse-le et raccroche-le au mur». Et tandis que j'étais en train de le raccrocher, j'ai entendu des obus, toute la vitrine m'est tombée dessus et j'ai été blessé... J'ai eu peur. Non, je n'ai pas eu peur pour moi, j'ai eu peur pour mon frère. Lui aussi était blessé. Il avait peur pour la famille, il m'a dit: «Monte à la maison voir ce qui se passe».

J'ai monté les escaliers, je n'avais pas peur. Toute la famille allait bien, Dieu merci. Puis je suis sorti dans la rue pour voir où l'explosion avait eu lieu. On a entendu plein d'explosions, et il y avait tellement de fumée que Gaza s'est retrouvée dans une nuit noire. Mais je n'avais toujours pas peur.

Ah! J'ai oublié de vous dire: mon frère, il avait un verre de thé à la main, et quand il y a eu la première explosion, le verre lui est tombé des mains et s'est cassé par terre. A votre avis, c'est à cause de la peur?

Les Mono-Logues de Gaza

Traduits de l'arabe (Palestine) par Marianne Weiss

24. Mahmoud – Né en 1995 – Ash Shati' Camp

J'ai envie d'écrire de belles choses sur Gaza, mais je n'y arrive pas. Je n'arrive pas à ne pas voir la pauvreté, l'encerclement, la faim. Surtout quand tout Gaza s'est jetée sur Al'Arish, et l'a vidée en deux heures. Je n'arrive pas à ne pas voir la privation dans chaque maison, la peur, la maladie.

Que voulez-vous que je dise sur Gaza ? Depuis que j'ai ouvert les yeux, tout ce que j'y vois me rend triste. Surtout les enfants, mais aussi les adultes, les jeunes, les femmes, les filles, les animaux, les arbres, les pierres... Tout à Gaza pleure. Je cherche quelque chose de joli à dire, mais je ne trouve rien.

La mer, c'est la seule chose qui m'aide à rêver. Quand je suis sur la plage, je peux m'imaginer Chypre, voyager à Paris, m'envoler vers Rome, tout en restant sur place. Je fais le tour de la terre, et à la fin j'atterris sur mon lit, dans notre maison, au milieu du camp de réfugiés.

Et je reviens à la réalité de Gaza, le marché dégueulasse, les égouts qui débordent, les vendeurs de rue et leurs étalages, l'odeur écœurante, les gens qui se taisent, qui ne peuvent pas parler.

Maintenant, quand je regarde ma montre et qu'il est midi moins cinq, je commence à trembler, mon cœur bat, et j'ai l'impression que la guerre va éclater de nouveau. Et ce n'est pas seulement ma montre qui me fait peur, non, tout ce qui vole, même les mouches. Je ne parle à personne de ma peur, pour pas qu'ils pensent que j'ai un problème, ou que je suis un lâche. Ceux pour qui j'ai le plus peur, ce sont mes grands frères. Quand une mouche s'approche d'eux, j'ai l'impression qu'elle va les tuer, je me mets à crier et je m'enfuis en courant. C'est comme ça que je me retrouve tout le temps à m'enfuir hors de la maison, tellement il y a de mouches.

Les Mono-Logues de Gaza

Traduits de l'arabe (Palestine) par Marianne Weiss

25. Mahmoud – Né en 1994 – Al Jalaa' Street

Avant la guerre, j'étais un enfant... Mais après la guerre, je me suis rendu compte que je n'étais plus un enfant, et que Gaza est différente de tous les autres pays du monde. Il n'y a pas d'enfants à Gaza.

Quand la guerre a commencé, j'étais en train de jouer dans la rue. J'ai vu que tous les voisins s'enfuyaient. J'ai demandé: Qu'est-ce qui se passe? Ils m'ont répondu que l'armée avait prévenu les voisins qu'ils allaient bombarder leur maison. Je suis rentré en courant à la maison pour prévenir la famille. En moins d'une minute, on était tous dehors. On n'a rien pris, sauf le réchaud à pétrole, parce qu'un réchaud, à Gaza, ça vaut de l'or.

A ce moment-là, j'ai eu l'impression que nous ne reviendrions jamais à la maison.

On est allés chez mon grand-père. Le lendemain, les services secrets israéliens ont téléphoné chez mon grand-père pour lui dire qu'ils allaient bombarder la maison. On est parti en courant, et on est allés se réfugier chez mon autre grand-père, le père de ma mère. Là-bas, il y avait déjà les familles de mes cinq autres oncles et tantes maternels. Avec mes cousins, on est devenu très amis, toute la nuit on restait à discuter de la guerre. Moi j'étais épuisé, et j'avais peur, j'avais envie de rentrer à la maison et de pouvoir dormir dans mon lit, sur mon oreiller.

Trois jours après, ils ont bombardé la maison de nos voisins. Après ça, tous les habitants du quartier sont rentrés dans leurs maisons. Et moi j'ai retrouvé mon lit... mais je n'arrivais plus à dormir!

Moi, ça fait longtemps que j'ai envie de voyager. J'ai un oncle au Canada. Il m'envoie tout le temps des cassettes vidéo où on le voit se balader avec sa famille dans les parcs du Canada, au bord de la mer du Canada, dans les boutiques du Canada, et toujours à l'arrière-plan, on voit les filles du Canada... Comme si j'avais besoin de ça! Vous pensez qu'il cherche à me rendre jaloux? Jour et nuit, je ne rêve plus que du Canada. C'est pour ça que j'aime le théâtre. Je me dis, mon garçon, peut-être que ça va marcher pour toi, tu vas devenir acteur et tu pourras partir au Canada! Et tu deviendras canadien, tu épouseras une canadienne et tu feras plein de petits canadiens... A propos, quelle langue ils parlent au Canada? Aucune importance... J'apprendrai le canadien, ça m'est égal, et en plus, au Canada, ils ne sauront pas que je suis arabe, vu que je suis un grand blond aux yeux bleus! (L'auteur est très brun)

Les Mono-Logues de Gaza

Traduits de l'arabe (Palestine) par Marianne Weiss

26. Mahmoud – Né en 1995 – Al Saftawi Street

Si vous voulez penser que je suis lâche, pensez-le... Parce que depuis la guerre, si un garçon m'insulte, ou même me frappe, je ne réponds pas. Je suis triste pour lui. Je le laisse et je passe mon chemin. Mais avant la guerre, je n'étais pas comme ça: je m'attaquais à tout ce qui bouge, et tout le monde m'évitait. Pourquoi j'ai changé comme ça? Parce que, franchement, avec tous les enfants que j'ai vu mourir pendant la guerre, j'ai commencé à ressentir qu'on va tous mourir, simplement pour certains la mort est un peu retardée. C'est pour ça que maintenant je me dis: mon garçon, tu es trop grand pour ce genre de choses! J'ai l'impression d'avoir cent ans.

Pour moi, la guerre est terminée sur le terrain, mais elle continue dans ma tête. J'aimerais être comme n'importe quel enfant du monde – bon, même pas du monde, disons de Jérusalem!

Quand je parle avec mes cousins, sur internet, je sens qu'ils vivent leur enfance, ils ne pensent pas du tout comme moi. J'ai même peur de leur raconter ce que j'ai dans la tête, pour pas qu'ils pensent que j'ai un problème. Je fais semblant de les écouter, et je leur mens: s'ils me disent qu'ils ont fait une balade, je leur dis que j'en ai fait deux... Ils n'ont pas vécu ce qu'on a enduré pendant la guerre.

Ma famille et celles de mon oncle et de mon grand-père, on est allés s'installer chez mon oncle 'Anan, parce que c'était loin de la guerre, c'était une zone sûre, du moins c'est ce qu'on pensait.

Le lendemain de notre arrivée, ils ont bombardé la rue à côté de la maison de mon oncle. Le mur arrière de la maison s'est effondré.

Le troisième jour, mon oncle chez qui on s'était réfugié est allé acheter des fèves et des falafels pour le petit déjeuner. Quand il est revenu, il a garé la voiture devant la maison, et au moment où il allait en descendre, un missile l'a atteint. La moitié supérieure de son corps a été projeté sur la chaussée, et l'autre moitié, ce sont les secouristes qui l'ont sorti de la voiture. Et ils ont ramassé les morceaux de la moitié supérieure, ils les ont mis dans des sacs en plastique et ils les ont emportés à l'hôpital. Tout le monde pleurait et criait... Ma mère a commencé à dire: «Mon Dieu, faites qu'il revienne en bonne santé!»

Je ne sais pas si elle se mentait à elle-même ou si elle nous mentait à nous... Parce qu'évidemment, mon oncle n'est pas revenu et il ne reviendra jamais, en bonne santé ou pas.

Les Mono-Logues de Gaza

Traduits de l'arabe (Palestine) par Marianne Weiss

27. Mahmoud – Né en 1994 – Ash Sheikh Radwan

C'était la première fois que les rues de Gaza étaient propres: pas un morceau de papier, pas un bout de carton qui traînait, parce que les gens les ramassaient et s'en servaient pour cuire le pain, à la place de l'électricité qui était coupée. Ma mère, elle, elle ne voulait pas faire le pain, elle m'a envoyé en acheter à la boulangerie. La queue, elle allait de Gaza à la Cisjordanie, il fallait attendre huit heures pour acheter un demi paquet de pain.

En quelques secondes, des rampes de missiles palestiniennes ont été dressées dans la région, et une seconde plus tard, les avions israéliens les bombardaient. Les gens se sont mis à courir dans toutes les directions, et les ambulances sont arrivées. Il y avait des morts, des blessés... Moi, j'étais sous le choc, les gens dans la rue ont commencé à me dire: «Dieu merci tu es vivant!»

Bref, je suis retourné à la maison sans pain... Ma mère m'a engueulé, mais jusqu'à aujourd'hui elle ne sait pas pourquoi je n'ai pas rapporté de pain ce jour-là.

Les Mono-Logues de Gaza

Traduits de l'arabe (Palestine) par Marianne Weiss

28. Hiba – Née en 1995 – The Harbor (Le port)

Quand j'avais cinq ans, on est allés un jour à Tibériade... C'est une très jolie ville, on se croirait au paradis. Quand on était sur le chemin du retour, dans le bus, quelqu'un a téléphoné au chauffeur et lui a dit: «Ne revenez pas par la route de Jérusalem, Sharon est entré dans la mosquée Al-Aqsa⁴ ». C'est à ce moment-là seulement que j'ai compris que Tibériade n'était pas à nous.

Je suis à l'école d'Al-Rimal, à côté du Service des passeports, là où a eu lieu le premier bombardement. Tous les passeports se sont envolés sur notre école! Toutes les filles se sont mises à pleurer, sauf moi, qui me suis mise à rire. Jusqu'à présent je ne sais pas pourquoi je me suis mise à rire.

Quand je suis rentrée à la maison, j'ai vu à la télévision que tous les bâtiments qui étaient autour de notre école avaient été bombardés, et les martyrs étaient alignés les uns à côté des autres. Et j'ai vu notre école, mais, Dieu merci, je ne me suis pas vue sur l'écran. Mon dieu, faites que je ne sois jamais sur les écrans de télévision, ça ne nous apporte rien d'autre que la mort.

Maintenant, je sais ce que les gens pensent avant même qu'ils parlent. Et rien qu'à leur regard, je devine ce qu'ils veulent. Et aussi je connais des choses que quelqu'un de mon âge ne devrait pas savoir. Je suis devenue hardie, et je sais bien parler. Et j'ai plus confiance dans les gens. Alors, comme ça la guerre a des bienfaits...? Quelqu'un peut croire ça, que la guerre apporte des bienfaits? Moi, je me sens plus forte depuis la guerre, et je marche vers l'avenir à pas plus assurés.

4 Le 28 septembre 2000, Ariel Sharon, parlementaire et membre du Likoud (à l'époque dans l'opposition politique au gouvernement de Ehud Barak),

fait une visite sous haute escorte sur l'esplanade des mosquées. C'est ce qui déclenchera la 2^{ème} intifada.

29. Hana - Née en 1995 – A Yarmouk Street

Le veille de la guerre, à dix heures et demie du soir, on était là ma mère, mon père, mes frères et sœurs et moi, à regarder la télé, on zappait : infos, musique, sport, trucs intéressants, trucs nuls... quand le téléphone a sonné. C'est moi qui ai répondu :

-Salut Lana, oui, demain à six heures et demie du matin, on se retrouve pour aller à l'école. Promis, je t'attends.

Et effectivement, elle est venue à six heures et demie. Tout au long du chemin, on a discuté de qui avait le plus étudié, bref, on est arrivées à l'école, et on est entrées en classe pour les examens... Puis on est reparties vers la maison.

Lana, quand elle riait, le monde entier riait avec elle. Je sentais que c'était la personne qui m'aimait le plus au monde. Une fois, j'avais oublié de faire le devoir de math, elle a échangé nos cahiers et elle s'est fait punir à ma place.

Sur le chemin du retour, on a entendu des avions, puis une explosion. J'ai eu très peur, c'est la première fois que j'entendais un bruit aussi effrayant. Lana s'est approchée de moi, elle m'a pris par la main et elle m'a regardé, puis elle m'a dit en souriant : « N'aie pas peur, la mort ne peut pas nous séparer ». Pendant qu'elle me parlait, la rue s'est soudain remplie de poussière, et il y a eu des bruits d'obus et d'explosions à la suite les uns des autres.

Elle m'a serré dans ses bras très fort, et un instant plus tard, elle est tombée. Il y avait un peu moins de fumée. J'ai regardé mon chemisier, il était plein de sang, j'ai cru que j'avais été blessée. J'ai commencé à crier et à appeler Lana. J'ai regardé par terre et je l'ai vue, elle était étendue et elle me regardait, elle riait et elle pleurait en même temps. J'ai pris sa main et je lui ai dit : « N'aie pas peur, la mort ne peut pas nous séparer ». Puis sa main a lâché la mienne. Les gens se sont rassemblés autour de nous, et soudain une ambulance est arrivée, et ils ont voulu l'emmener, me la prendre des bras. Je me suis jetée sur elle, et je la serrais dans mes bras, mais le secouriste m'a dit : « Lâche-la, c'est fini, Dieu t'a donné le reste de sa vie ». Je me suis mise à crier, puis je me suis évanouie. Je me suis réveillée à l'hôpital. Lana n'était plus avec moi, et c'était la première fois qu'elle n'était pas avec moi.

Souvent, la nuit, je suis réveillée, et j'espère entendre la sonnerie du téléphone et la voix de Lana qui me dit à nouveau : « On se retrouve demain matin à six heures et demie... »

Les Mono-Logues de Gaza

Traduits de l'arabe (Palestine) par Marianne Weiss

30. Wi'am – Née en 1997 – Es Sabra

La chose que j'aimais le plus à Gaza, c'est le jardin public de Barcelone. J'y allais au moins trois fois par semaine avec mes copines, on faisait de la balançoire, on jouait, on rigolait. Mais pendant la guerre, les forces d'occupation l'ont détruit avec des bulldozers. Quand j'ai été voir l'endroit, je me suis mise à pleurer. Je me rappelais où nous jouions, la place des balançoires, et comment on s'amusait, mes copines et moi.

J'aimerais devenir avocate, pour défendre les gens opprimés... Et c'est eux qui sont les plus nombreux dans l'empire de Gaza. J'ai l'impression que Gaza, c'est cent Etats, et un million et demi de présidents!

Les tanks sont arrivés chez nous à cinq heures du matin. Maman a commencé à rassembler des affaires et en quelques secondes la maison était sens dessus-dessous. Chacun a pris le maximum qu'il pouvait porter et on s'est enfuis à toutes jambes dans les rues, on ne savait pas où aller.

Grand-mère a dit: «Il n'y a rien d'autre à faire que d'aller dans les écoles». Ah! Vive les écoles! Mon école est la plus belle des écoles, on dormait à cent par classe. Dès le premier soir, je me suis chamaillée avec une fille pour vingt-cinq centimètres sur lesquels dormir. Je ne sais même pas comment on a réussi à dormir... On a dormi empilés les uns sur les autres, comme des vieux pots cassés jetés dans un coin.

Au bout de trois jours, on est rentrés à la maison, mais beaucoup de choses avaient changé. Le quartier n'est plus le même, et les gens non plus ne sont plus les mêmes. Moi, la chose qui a le plus changé chez moi, c'est que je suis devenue mauvaise langue. Vraiment, je n'arrive pas à tenir ma langue. Notre prof de théâtre m'a dit qu'à Gaza, c'est très courant, tous les gens disent du mal les uns des autres. Mais la différence entre les autres et moi, c'est qu'eux ne savent pas qu'ils sont mauvaise langue! Tandis que moi, je le reconnais en toute conscience, et en pleine possession de mes facultés intellectuelles. Et quand je ne trouve personne sur qui dire du mal, et bien je dis du mal de moi-même.

31. Yasmine – Née en 1996 – Al Daraj

Notre avenir, à Gaza, il est suspendu à un fil, ou comme on dit ici, il est sur l'épaule d'un djinn. Comme un volcan qui dort et qui peut se réveiller à tout instant. Comme si on était sur un navire sans capitaine au milieu d'une mer en furie, on tangue de droite et de gauche, et personne ne sait vers où il faut se pencher.

J'entends dire que dans les autres pays, l'enfance est sacrée, que les enfants vivent sans peur et sans problèmes. Les enfants de Gaza, eux, sont des oubliés, des laissés-pour-compte. Ce sont eux qui vivent la plus grande injustice, parce que la société agit avec eux comme s'ils n'étaient pas des enfants: selon son gré et ce qui lui convient, elle en fait des adultes, ou au contraire des petits gosses. La plupart des gens les traitent comme s'ils étaient des corps dépourvus d'esprits. Quand je vois un enfant qui vend dans la rue ou qui travaille dans une boutique, je pense aux enfants du reste du monde qui jouent tranquillement et se sentent en sécurité. Sincèrement, quand je les vois, ça me déchire le cœur, et des fois j'en pleure.

A Gaza, il n'y a pas d'affection et de tendresse, il n'y a pas d'enfance. Dès qu'il naît, le garçon est un homme, et la fille une jeune fille à marier.

Papa, avant la guerre, il était beaucoup plus affectueux avec moi. J'aimerais bien qu'il me prenne à nouveau sur ses genoux comme autrefois. Mais le pauvre, il doit avoir beaucoup de soucis lui aussi. Parce que pendant la guerre, on a perdu cinq dunums⁵ en l'espace d'un clin d'œil. Notre orangerie qui avait plus de soixante ans a été détruite par un obus de l'armée qui a brûlé tous les arbres. On a bien failli y passer nous aussi, mon père, mon frère et moi, parce qu'on était près de la fenêtre, et si papa ne m'avait pas poussée par terre, j'aurais reçu tous les éclats de verre dans la figure.

Après la guerre, je suis allée visiter le poste frontière de Rafah et j'ai vu les drapeaux palestinien et égyptien flotter côte à côte, simplement séparés par des barbelés. J'ai senti le fossé qu'il y a entre ces deux drapeaux, et que ces barbelés sont la frontière d'une immense prison dans laquelle nous vivons. J'ai senti à quel point le monde est futile et injuste, et j'ai eu envie de détruire toutes les frontières, qu'il n'y ait plus de différence entre les nationalités et les religions, que tous les hommes puissent vivre dans un monde fraternel. Mon rêve, c'est de vivre dans un pays où on est en sécurité, même si c'est un minuscule village, ou une île au bout du monde.

5 Un dunum = 1000 m²

Les Mono-Logues de Gaza

Traduits de l'arabe (Palestine) par Marianne Weiss

32. Yasmine – Née en 1996 – Al Shuja'iyeh

Plus tard, je voudrais être experte en métaphysique (la science de ce qui est au-delà de la nature), vous savez pourquoi? Parce que je pense que Gaza, en elle-même, est bien au-delà de ce qui est naturel, et ayant acquis une grande expérience en la matière, j'aimerais pouvoir en faire profiter les autres.

Le camp de réfugiés de Shuja'iyya est toujours au cœur des événements. Chaque fois que les forces d'occupation envahissent Gaza, ça commence à côté de chez nous. Quand la guerre a commencé, les gens ont quitté leur maison parce que Shuja'iyya devait s'en prendre plein la figure comme d'habitude. Et dans ce cas, ça aurait été naturel qu'on quitte nous aussi notre maison.

Tout le monde s'est mis à appeler mon père pour le convaincre de quitter la maison: mes frères ont appelé d'Algérie, mes oncles maternels d'Amérique, mes oncles paternels d'Ankara... Tout le monde le suppliait, mais lui, il s'était monté le bourrichon, il ne voulait pas quitter Shuja'iyya. Ma mère avait déjà emballé toutes les affaires de la maison, et pendant trois jours, on est resté en instance de départ. On voulait aller chez ma sœur, parce que c'est plus sûr là-bas. La bataille verbale s'est terminée par notre victoire et il a fini par accepter en disant: «Allez-y et je vous rejoins».

Comment pouvions-nous partir en le laissant seul? Ma mère est maline: elle est partie en laissant le pain sur place... et vous savez ce que valait le pain pendant la guerre! Dès qu'elle est arrivée chez ma sœur, elle l'a appelé: «Slimane, on a oublié le pain, apporte-le nous». Et effectivement Slimane est tombé dans le piège: il a apporté le pain et on ne l'a pas laissé repartir...

Le lendemain matin, on a été réveillés par une bombe au phosphore qui a embaumé la rue. On s'est tous mis à pleurer à chaudes larmes à cause du phosphore. Mais la bombe, ça n'était rien comparé à la jubilation de papa! «Je vous avais bien dit qu'on aurait mieux fait de rester chez nous! On n'est jamais aussi bien que chez soi!» Et j'en passe... Pour tout arranger, la mosquée et la maison voisine de celle de ma sœur se sont écroulées sous les bombardements. Je vous épargne les détails de ce que papa nous a fait.

Il a absolument voulu qu'on retourne chez nous sur le champ. Mais il n'avait pas plutôt fini de parler que quelqu'un a appelé pour nous informer que la maison à côté de la nôtre à Shuja'iyya avait été bombardée et que notre façade était détruite. A cet instant, pour la première fois, on a tous regardé mon père.

On est restés chez ma sœur. C'était devenu clair pour tout le monde que, où qu'on soit à Gaza, tant qu'il y aurait la guerre, on ne serait en sécurité nulle part.

Depuis la guerre, je suis toujours tirée à quatre épingles. Comme ça, si je meurs, au moins j'aurai bonne figure! Mais le plus gros problème, c'est si un obus me tombe dessus, parce que je me retrouverais en mille morceaux, et je préférerais quand même mourir en un seul morceau!

Voilà où en sont Gaza et ses rêves: notre souhait le plus cher est devenu de mourir d'une belle mort, et non de vivre une belle vie!

33. Yasmine – Née en 1993 – Ash Sheikh Radwan

Quand la guerre a éclaté, j'étais en Russie avec maman et mes sœurs, et j'étais en permanence très inquiète pour papa. On aurait préféré quitter la Russie et rentrer à Gaza pour être parmi les nôtres et vivre les événements avec eux. Dès que la guerre a été finie et que les frontières ont été rouvertes, on est rentrées à Gaza, et du moment où on est arrivées jusqu'à aujourd'hui, on entend des histoires de la guerre.

En Russie, je n'arrivais pas à dormir tellement j'étais inquiète pour papa. Avant la guerre, quand le téléphone sonnait, on était ravies et on se précipitait pour répondre en premier. Mais pendant la guerre, chaque fois qu'il y avait un appel de Gaza, que ce soit un numéro connu ou pas, on disait: «Que Dieu nous protège!» et on se regardait pour savoir qui allait répondre.

Depuis la guerre, beaucoup de choses ont changé en moi. Je porte un autre regard sur les choses. J'ai commencé à aimer le pays, la vie est plus belle, et moi aussi je suis plus belle. Mes amis, filles et garçons, ont changé. J'ai des amies plus grandes et plus mûres. Je suis devenue plus culottée, même face à papa, et je peux tenir tête à n'importe qui. Maman et moi, on est devenues amies, et souvent le soir on reste longtemps à parler et à discuter de tout.

Dans le futur, si je grandis – et à Gaza, grandir c'est déjà quelque chose, parce que la mort est tout le temps là à t'attendre sur le seuil de ta maison – je voudrais m'occuper d'enfants, et défendre leurs droits. Parce que je sens qu'à Gaza, dès qu'ils naissent les enfants sont des vieillards. Il y a des enfants de six ans qui sont obligés de nourrir leur famille.